

Troisième chapitre - 1940-1945

Deuxième guerre mondiale

Puisque les équipes (crews) d'hommes de la Wood Room seront sensiblement les mêmes que dans le deuxième chapitre, une liste additionnelle sera évitée afin de ne pas remplir inutilement les pages de ce cahier qui ne seront pas de trop.

Comme on a pu le voir, les années qui ont précédé cette guerre 1939-45 furent des années où l'activité dans les affaires était devenue presque normale. Les salaires allèrent vers l'augmentation et les prix des marchandises n'avaient pas encore monté, ce qui nous permettait de reprendre le dessus avec notre budget.

Cela reste une opinion personnelle, mais il me semble qu'après la déclaration de cette guerre, la vie ne fut plus la même qu'avant. Non pas que nous regrettions tellement nos anciennes habitudes de vie par leur simplicité ou encore notre manière de nous débrouiller seuls et de nous contenter de peu, mais par contraste à une sorte d'anxiété ou d'appréhension de l'avenir que les gens ne semblent jamais avoir pu se débarrasser. On a pu constater cela parmi les gars de la Wood Room, dont les petits tracas et problèmes des premiers vingt ans ne semblaient pas justement les derniers. Malgré les grands progrès techniques qui résultèrent de ce conflit et aussi la vie plus facile qui fut la conséquence de meilleurs salaires, les hommes ne semblaient pas pris par cette passion de gagner toujours plus d'argent possible, avec le moindre effort et

avoir toujours plus de congés payés. C'en est devenu tel qu'aujourd'hui, le dollar ayant perdu sa valeur, qui est le résultat de l'inflation, on semble moins satisfait de la vie qu'avant, tout en gagnant dix fois plus. Ce salaire raisonnable est une bonne chose mais, au *rythme* actuel, mi cela va-t-il nous conduire?

À l'ouverture des hostilités le 1er septembre 1939 par l'invasion sournoise de la Pologne par les armées d'Hitler, le régiment York et Carleton fut mis sur pied. Le 3 septembre, l'Angleterre, conjointement avec la France, déclara la guerre à l'Allemagne et on se souvient que le Canada fit de

même le 9 septembre. Trois mois plus tard, le 10 décembre, le premier contingent canadien s'embarquait pour l'Europe et arrivait en Angleterre le 17 décembre. Presque tous ces jeunes gens passèrent six fêtes de Noël «overseas» outre-mer avant d'être rapatriés.

Cela démontre que nos soldats canadiens furent parmi les premiers à aller à la défense de la civilisation. Un bon nombre de ces premiers volontaires étaient de notre petite ville d'Edmundston, dont un certain nombre y laissèrent leur vie. Plusieurs départs se firent parmi les employés du moulin, créant ainsi un certain va-et-vient dans les départements. C'est ainsi que Willie Ouellette et Ernest (Bob) Ritchie allèrent au département électrique; Émile J. Rousselle, Albénie Rousselle, Clovis Lagacé, Alex Pelletier, Antoine Volpé, Léville Nadeau et Albert Charette allèrent au département mécanique; Xavier Violette, Gildas Chiasson, Charles Verret, Alfred Plourde allèrent au groundwood; Laurent Martin, Charlie Gagnon allèrent au sulphite ainsi que Pascale Daigle à son retour de la guerre; Sylvio Rossignol alla à la protection; et enfin Aurèle Rousselle, Orner Levesque et Wilfrid Charette allèrent à Madawaska, Maine.

Comme mentionné auparavant, d'autres quittèrent le moulin pour la colonie, pour entrer en affaires ou pour aller travailler dans les grands centres.

Ces départs créèrent des vides dans les départements et surtout à la Wood Room. Sans vouloir mentionner tous les nouveaux venus du département en général, voici quelques noms de ceux pour la Wood Room: John Morin, Armand Lévesque, Rémi Sirois, Jos Michaud, Irénée Hébert, Napoléon St-Onge, Louis Lagacé, Albert (Bert) Morin, Robert Lévesque, Eddie Dufour et Laurent Devost. Tous commencèrent durant les années de la guerre.

Durant la guerre, les «shifts» de la Wood Room se continuèrent sur deux «shifts». Ce n'est que vers 1950 que l'opération sur trois «shifts» fonctionna assez régulièrement. C'était alors deux «shifts» en été et trois en hiver.

Ici comme dans les autres départements et à cause de la rareté de la main-d'œuvre, due à la guerre, il y avait du travail en abondance, mais plusieurs se laissèrent tenter par le travail en dehors et quittèrent la compagnie, mais plusieurs l'ont regretté par la suite. Également, à cause de la guerre, il y avait une rareté de fer et d'acier ainsi que d'autres matériaux. Un plus grand soin de la machinerie et du moulin en général était requis afin de maintenir le moulin en marche. J'ai vu les «millwrights» faire plus de 30 entures (splices) sur le câble du convoyeur de la Wood Room avant de la changer afin

d'économiser l'acier. C'était comme ça sur toutes les lignes. Cela exigeait une plus grande somme de travail de la part des gars de la mécanique dont l'on demandait de nos hommes pour les aider aux opérations.

Plusieurs de nos plus anciens employés en étaient venus à être des «millwrights» en quelque sorte, car depuis de nombreuses années ils assistaient (helpers) les «millwrights».

Malgré la rareté du métal, il fallait quand même réparer et construire de nouveaux convoyeurs «stackers», car une seule pile de bois ne suffisait plus. Alors on utilisa ce terrain que fut l'ancienne cour du «planer mill» & cette fin pour y construire deux immenses piles avec deux «stackers». Un long convoyeur surnommé le «main piling» passait entre ces deux piles et qui servait pour piler et dépiler, (reclaim) le bois. Ajoutons à cela un autre «stacker» sur le site de l'ancienne pile no 1 près des écorceurs, mais en direction perpendiculaire à la rivière, au lieu de parallèle comme pour les autres, où l'ancien qui brûla en 1940. L'autre long convoyeur qui transportait le bois des écorceurs au «main piling» ainsi qu'au «stacker» no 1 (en passant) et qui avait la forme d'un «8» et qui servait aussi à réclamer le bois des piles, était connu sous le nom de «Figure 8». Ce convoyeur fut mis en opération en juillet 1940. Le 23 novembre de la même année, ce fut le (main piling) qui fut mis en marche. Ces deux convoyeurs bout à bout formèrent une distance d'un demi mille, dont plus d'un mille de câble d'acier avec boutons de fer. L'année suivante, le 23 août 1941, ce fut au tour du «stacker» no 1 en plus du «stacker» no 3 qui a ouvert également en 1941. Toutes ces constructions nécessitèrent un grand nombre d'hommes pour deux ou trois ans. Plusieurs, parmi les employés les plus âgés de nos jours encore, ont commencé au moulin lors de ces constructions-

là. Toutes ces constructions qui apportèrent des changements dans les opérations à travers notre

département et qui auront de grandes répercussions sur la Wood Room surtout, sont rapportées ici pour cette raison. Dans un vaste département comme le Woodhandling, tout s'enchaînait quand même.

L'Accident de 1940:

En juin 1940, la guerre en Europe en était encore à son stage de préparation et en parlant de ce conflit, les journaux disaient «da drôle de guerre», car aucun contact majeur n'avait été fait entre les armées. Mais survint un accident le 3 juin dans notre département, qui ne fut pas du tout *drôle* et qui coûta la vie à six hommes tous pères de famille et tous dans la force de l'âge. Cela se déroula dans l'unique pile de bois, la No 1 que nous avons à date et qui était localisée près des écorceurs comme nous avons vu.

Il était 2h15 de l'après-midi quand retentirent les sirènes du moulin et de la ville. En regardant vers la pile, on vit du feu et beaucoup de fumée. Dans quelques instants, il se fit un silence dans la Wood Room par l'arrêt de toutes les machines et tous accoururent vers la pile de bois. Il en fut de même de tous les hommes des alentours et dans un court temps, il y avait plus de cent hommes sur les lieux du sinistre. Parmi ceux-là étaient les pompiers de la ville ainsi que ceux désignés du moulin. Tous allaient vers un contrôle de l'incendie lorsque soudain un grand craquement se fit au-dessus de nos têtes, qui fut suivi de cris et de fracas terribles. C'était le convoyeur qui s'effondrait entraînant avec lui les hommes qui montaient dessus avec des boyaux.

Avec un temps chaud et sec de plusieurs jours que nous avions eu, ce grand déplacement d'air que la chute de ce convoyeur causa en descendant de 50 à 60 pieds, cela anima la flamme et le feu prit un peu partout autour de nous. Ajoutons à cela une forte brise du Nord-ouest qui poussait le feu vers les édifices des écorceurs.

Ce convoyeur, au milieu, était supporté par une tour dont deux câbles (guides) d'acier passaient dessus et qui supportaient tout. Le câble avec bouton créait une friction au fond du convoyeur recouvert d'acier et juste vis-à-vis de la tour. C'est là que prit le feu et dans un court temps se propagea à la pile en dessous. C'est à cette place - origine de l'incendie - que les gars voulaient atteindre en montant là-haut.

Ces gars-là travaillaient à la construction du «Figure 8» tout près et c'est la raison pourquoi ils furent les premiers à monter. Une des «guides» cassa et le convoyeur renversa et se balança quelques secondes et l'autre «guide» céda aussi. Le tout tomba ne laissant que le câble d'acier avec boutons suspendu en l'air, supporté que par la tour. Le petit Honoré Colin lui eut la présence d'esprit de saisir ce câble et resta suspendu en l'air, mais eut donc la vie sauve grâce à son sang froid et à ses réflexes. Sur terre, les gars couraient en tout sens et criaient ne sachant qui secourir, car une dizaine d'hommes gisaient par terre morts ou blessés gravement. L'un de ces hommes, Willie Nadeau, voulant se relever après sa chute, eut une épaule coupée par une plaque d'acier (plate) tranchante qui se détacha du haut. Il expira instantanément.

Après quelques moments d'affolement, le bon sens reprit le dessus parmi les hommes et ils retirèrent les morts et les blessés sous la ferraille et le bois fracassé. Les autres, sous les commandements des chefs pompiers, continuèrent de combattre le feu qui consumait ce qui restait de la pile et, à d'autres endroits, qui se dirigeait vers les bâtiments. Survint alors une grosse averse qui aida grandement à calmer et enfin éteindre le feu dans la pile après quelques heures de luttes.

Voilà, en plus de Willie Nadeau, Théophile Michaud et Xavier Volpé sont morts sur le coup. Ernest Martin, Rémi Couturier et Archie sont morts par la suite à l'hôpital. Émile J. Rousselle et Jean Charette furent blessés gravement en tombant, mais leur chute fut moins haute étant plus près des écorceurs. Eddie J. Lévesque eut le temps de se tenir sur les cordes du convoyeur près des écorceurs et ne fut pas blessé.

Mr V. H. Emery, alors gérant de l'usine (mill manager), nous dit quelques années plus tard «qu'il n'oublierait jamais ce triste jour».

Théophile Michaud eut ses funérailles à Saint-Jacques, mais les cinq autres eurent leurs funérailles et enterrements à Edmundston-Est dans la nouvelle paroisse de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs et tous le même matin. La chapelle ne put contenir tout le monde présent. Ce furent les funérailles les plus émouvantes de cette paroisse et ceux qui ont assisté s'en souviendront longtemps encore. Ils furent aussi parmi les premiers à être enterrés dans le nouveau cimetière et dont les monuments sont dans la première rangée à gauche en entrant.

Ces sortes d'événements malheureux arrivent parfois sans qu'il n'en soit de la faute de personne, car tous agissaient pour le mieux durant ce désastre et qui, malgré tout, fut mis sous contrôle assez rapidement. Y a-t-il eu manque de la part des responsables d'inspecter les «guides» d'acier qui apparemment donnaient des signes de vieillissement? On ne le saura jamais et à quoi cela servirait-il après tant d'années écoulées. Toutefois c'était un fait que ces câbles d'aciers étaient passablement rouillés. Après avoir été chauffés par le feu, ils cédèrent facilement sous le poids du convoyeur en plus des hommes marchant dessus.

Le vieux Wesley Baird, oncle de Ronald, est décédé le 23 octobre 1943. Il avait environ 70 ans. Il avait été (scaler) mesureur de bois dans la cour du moulin depuis juillet 1927. C'était au temps où Estey avait laissé le

mesurage de bois pour prendre charge de la Wood Room. Baird était en plus responsable des compteurs, donc, il fut mon premier «foreman» en juillet 1927. Il était en charge des compteurs de 1927 à 1936, alors que le «point standard» en prit la responsabilité comme mentionné auparavant. Ceux qui ont travaillé pour le vieux Baird gardent pour lui beaucoup d'estime. Personnellement, je ne l'ai pas oublié. Il me portait confiance et me confia plusieurs responsabilités qui ne furent jamais connues des autres...

Le Plan de pension:

C'est en date du 15 décembre 1944 que le président de la compagnie, M. Audrey Crabtree, annonça officiellement, par une lettre circulaire à tous ses employés, la création d'un «Plan de pension», pension à la caisse de retraite pour les employés. Ce plan, après avoir été soumis aux employés reçut un vote favorable et entra en force le 1er janvier 1945. Ce fut une belle initiative de la part des Fraser pour assurer aux employés âgés des avantages, qui contribuèrent à leur bien-être une fois rendus à l'âge de la retraite. Malgré cela, un certain nombre de travailleurs mal renseignés par d'autres sur le sujet refusèrent de signer leur carte d'adhésion ou d'application. A remarquer que la participation à la caisse aux débuts était facultative. L'entrée en fut ré-ouverte à la fin de 1946 afin de donner une chance à ceux qui avaient refusé au début, mais en admettant que

certain avantages des débuts en étaient enlevés.

Entre-temps un certain nombre avait joint le plan après avoir été mieux renseignés, tout en regrettant de ne pas être entrés au début. Certains agitateurs, dont nous connaissons les noms et qui n'étaient pas intéressés, influençaient sournoisement les employés dans le mauvais sens, tout en laissant entendre au surintendant qu'ils étaient en faveur en signant leur carte d'application. Les salauds! Ils savaient qu'un pourcentage de 66% des employés était requis pour mettre ce *plan* en force et ils espéraient pouvoir le casser ainsi. Un «shift» entier fut influencé de la sorte par un «beau parleur» de la Wood Room. Ces choses-là sont difficiles à oublier... Ces hommes sans instruction s'étaient laissés influencer de sorte qu'il n'y avait rien à faire. On leur avait laissé entendre que cette caisse de retraite ne serait pas en leur faveur. Il reste encore de ces gens-là qui sont à leur retraite depuis dix ou quinze ans et avec une pension réduite par leur faute, ou par ceux qui les ont mal guidés et qui l'ont regretté amèrement. On se souvient d'un cas en particulier où le surintendant (Estey) fit monter à son bureau en trois fois avant de le convaincre. Ce vieux qui a maintenant 89 ans était à l'âge de la retraite et tout ce qui lui restait à faire était de signer sa carte sans qu'il lui en coûte un sous. Par la suite, il ne regretta pas d'avoir appliqué.

Ce fut en effet le 1er novembre 1948 que l'entrée à la caisse de retraite devient obligatoire pour les nouveaux employés.

Au sujet de la retraite, il y aurait une éducation à faire parmi les employés qui envisagent leur départ dans un avenir rapproché. Il faudrait d'abord combattre le préjugé qu'un homme sortant à la retraite est rendu à la fin de sa vie. La retraite bien comprise doit être acceptée comme une récompense au soir de la vie pour toute une vie de dure labeur et non comme un congédiement ou un débarras de l'homme qui a atteint 65 ans, ou 60 ans dans quelques années. Une récompense est surtout une occasion de réjouissance et non de tristesse et d'ennui. C'est en réalité la préparation à la retraite qui manque le plus parmi les hommes. Il est vrai qu'un minimum d'instruction est nécessaire à cette fin. Mais, là encore, en y réfléchissant un peu, il y a moyen de faire quelque chose, mais cela doit commencer bien avant le jour du «white shift day». C'est en se préparant par un ou plusieurs «hobbies» plusieurs années avant ce jour, ou par une sorte

de petit travail manuel comme par exemple, le

bricolage, et qui est proportionné à ses aptitudes, que le travailleur âgé pourra continuer en y mettant encore plus d'application, après sa sortie du moulin. Une multitude de sujets se présentent à nous, mais il s'agit d'en prendre le goût et l'habitude avant l'âge avancé.

Je ne crois pas à un emploi payant après la retraite, à moins d'être à temps partiels. Aussi l'idée de saines distractions est à conseiller. Aujourd'hui, avec de meilleures pensions, l'idée de trop vouloir gagner d'argent après la retraite peut nuire à la quiétude et à la tranquillité de retraite. Une fois cette idée bien comprise, cette impression qu'ont certains hommes de se sentir inutiles après la retraite, disparaîtrait, car ils n'auraient plus le temps d'y penser. Ce serait comme remplacer un intérêt par un autre, mais qui ne serait plus une sorte de contrainte.

Le «slab mill»:

J'en ai parlé en maintes occasions durant ce récit, mais ici je tiens à en parler d'une manière plus détaillée. Le «(dal) mils» dont il est mention n'est pas l'ancien des années 1920, mais bien le deuxième et dernier; celui des années 1940. C'est également Id que Fortunat Beaulieu, Léo Plourde et moi-même avons fait notre première expérience comme contremaître - notre baptême en «foremanship»...

Avec les années, les compagnies réalisèrent les *perles de bois* qu'elles subissaient en brûlant tous les rebuts, ou croûtes des moulins.

Vers 1943, les Fraser décidèrent à nouveau d'économiser le bois des croûtes sur une grande échelle dans leurs divers moulins à scie, surtout à Cabano et Plaster Rock. A cette fin, ils installèrent des raboteuses (planers) ici à Edmundston. Ce petit moulin fut installé au bout Sud de l'ancien «hot pond», là où fut installé

par après le premier système à décharger les «chips» (1947) ou encore, les pompes (3) à «chips».

Les croûtes étaient transportées par camions ou par trains à ce petit moulin. On empilait le surplus dans la cour du moulin ou encore des moulins à scie pour être écorcées durant les mois d'hiver après la fermeture des écorceurs. Cela se fit de 1943 à 1947, soit durant quatre saisons. Il y avait six raboteuses à double têtes chacune dans ce moulin, ce qui voulait

dire douze hommes sur les raboteuses. En plus, deux hommes déchargeaient les camions ou les wagons dehors, deux plaçaient le bois sur les tables des raboteuses, un déchargeait les clos du bois écorcé et un autre était sur le petit «chipper». Au sous-sol, un homme nettoyait et en plus du contremaître, cela faisait vingt hommes par «shift» de dix heures, un de jour et un de nuit. Donc cela procurait du travail à 40 employés pour quatre à six mois par hiver en plus d'économiser le bois. J'ai parlé de trois contremaîtres pour deux «shifts». C'est qu'en 1945 Beaulieu alla à la mécanique et c'est Léo Plourde qui prit sa place.

Le petit «chipper» fut remplacé par un plus gros en 1946. En 1952, ce «**chipper**» fut envoyé au moulin de Cabano et les raboteuses avaient été envoyées là vers 1947. Alors, au lieu de transporter les croûtes des moulins, on les réduisait en «chips» dans les moulins et cela pour des raisons de salaires et de transports.

Après plus d'un quart de siècle qui s'est écoulé depuis ta démolition de ce moulin, j'ai pensé qu'il serait intéressant de voir la liste des noms des gars qui travaillèrent A. ce petit moulin. J'ai choisi comme ça la liste de l'hiver 1945-46. Il n'y avait que peu de changements dans ces hommes d'une année à l'autre:

Léo Plourde, Oneil Couturier, Alex J. Beaulieu, René C. Rousselle, Albert Carrier, Arthur

Levesque, Thomas Cloutier, Eddie Dufour, Antonio Pelletier, Oneil Corno, Napoléon St-Onge, Jim Thériault, Lorenzo Thériault, Donat Levesque, Gilbert Cyr, Ronaldo Sénéchal, Cyr Ringuette, Martin Marquis, Albert Levesque, Enoil Lavoie, Irénée Rousselle, Emile Plourde, Raymond Bouchard, Ronald Francoeur, Roméo Picard, Saunders Foster, Edmond D'Astous, Léville Cyr, Urbain Dufour, Patrick Serré, Léo Sirois, Armand Martin, Jos C. Lavoie, Nicholas Marquis, Jean Couturier, John Morin, Alexandre Couturier, Emary Migneault, Roméo Daigle, Fred Robichaud, Jessy Baker, Roland Lebel et Roméo Blanchette.

Voilà l'explication du fait que de 1943 à 1947, un grand nombre de ces gars, qui étaient classés «saisonniers» entrèrent sur les listes des «employés réguliers».

Mais durant les années 1950, il y eut un ralenti sérieux dans les affaires et la plupart de ces hommes-là furent reculés durant l'hiver pendant

ainsi leurs anciennetés d'employés réguliers. Cela explique aussi la raison pourquoi si vous demandez à l'un de ces gars-là depuis combien de temps il est au moulin, il ne dira pas vingt ans, comme le donne leur ancienneté, mais il dira 30 ans, et en effet, il aura raison.

De ce nombre (de plus de 40), il n'en reste que sept ou huit qui sont encore au moulin. Et, de ce nombre, la plupart sont sur le bord de sortir à la retraite. Que voulez-vous? Nous avons eu notre tour; nous avons joué notre petit rôle et c'est au tour des plus jeunes à présent. Bientôt, comme nous, ils céderont leur place à d'autres aussi... Et c'est ainsi que tourne sans arrêt la roue du temps!

«chips» du dehors:

C'est en 1942 que les premiers wagons de «chips» arrivèrent au moulin. Le premier convoyeur à décharger était à l'entrée de la Wood Room. Il était de biais en direction de la «machine shop» et tombait directement sur le bas de la grande «strappe» sans passer par les «screens». On les déchargeait avec un «**scrape**» à la manière du brin scie au «**millwaste**», ce qui constituait une opération assez lente et ardue. De fil en aiguille, le 8 avril 1946, fut mis en opération la première pompe à «chips» no 1 qui fut installée d'abord en dedans de la Wood Room, là où était aux dernières années le cochon (**rechipper**). Le site du déchargement était sur une voie d'évitement (siding) en arrière de la Wood Room, face aux écorceurs. On se servait d'un tuyau flexible de huit pouces de diamètre et amenait les «**chips**» à la bouche du tuyau avec une pioche (**digger**). Ce tuyau était connecté à un autre tuyau de fer qui par succion de la pompe transportait ces «chips» dans un cyclone installé au-dessus de l'escalateur des «screens». Ce long tuyau d'environ 150 pieds de longueur avait le désavantage de congestionner causant ainsi de sérieux problèmes. Cette pompe seule ne suffisait plus en 1948, on la relocalisa, en plus d'ajouter deux autres pompes de modèles différents et plus modernes. Ce site où fut installé ces pompes, fut la place du «**slab mil**» comme mentionné. La vieille pompe no 1 ne donna jamais entière satisfaction et fut finalement abandonnée. Pour plus de précision, la no 2 fut mise en marche le 11 juin 1948 et la no 3, le 7 juillet de la même année. De même que pour la no 1, on se servait de tuyaux flexibles aux pompes no 2 et 3 pour décharger les «chips» des wagons. La pompe no 1

fut enlevée depuis plusieurs années, mais les nos 2 et 3, quoique non-utilisées depuis un bon nombre d'années sont encore là à ce qui reste du bâtiment de la vieille Wood Room.

Contrairement à l'opération du «**slab mill**», celle des déchargements de «**chips**» tombait directement sous la surveillance du contremaître de la Wood Room. À cet endroit il y avait trois ou quatre hommes à surveiller. Durant toute la durée de l'opération de ces

pompes, les congestions des séparateurs (**feeders**) furent constamment des problèmes, causant beaucoup de pertes de temps. Mais disons quand même que, malgré que c'était un travail rude, cela procura du travail à plusieurs hommes pour un bon laps de temps. Par la suite on discontinua les pompes pour se servir du premier «hopper» en juillet 1958, équipé d'un «shaker» et finalement dans les années 1960, l'installation du présent système, localisé à la place actuelle sur lequel nous reviendrons plus tard.

Le «gros chipper»:

Sur la fin de ce chapitre, couvrant les années 1940 à 1945, il est impératif de rapporter l'installation de notre «gros chipper» à dix couteaux et qui fut mis en opération le 27 août 1945. Cette machine fut d'abord actionnée par un moteur de 250 C. V. (H. P.), mais qui fut remplacé au bout de deux ans par un moteur de 400 C. V. Ce «chipper» fut installé à son site où il le fut toujours et l'on dut enlever un «chipper» à quatre couteaux pour son installation. Ce fut une innovation digne de mention pour notre vieille Wood Room par sa voracité à réduire les bûches en «chips» avec une capacité moyenne de plus de 40 cordes à l'heure. A la fin de la Wood Room, nous en étions rendus à la quatrième roue (dise) dont la première fut remplacée le 29 mars 1952. La deuxième fut remplacée le 4 juillet 1960 et enfin la troisième le 12 avril 1965 et qui fut utilisée jusqu'à la fin, soit en 1970. C'est une moyenne de cinq années pour chaque «dise». Au bas mot c'est environ 750 000 cordes de bois chacun. C'est du bois!

Ceci créa une augmentation sensible de production, ce qui nécessita une augmentation dans la vitesse de toutes les courroies des convoyeurs et même du «**haulup**» du «pond», enfin tous ceux qui transportaient le bois rond et les «chips» en conséquence. C'est ainsi qu'avec

la marche du temps et par la force des choses, la vieille Wood Room pouvait rester à la surface en ce modernisant petit à petit pour suffire aux demandes toujours croissantes de production, mais h quel effort?

Fin de la deuxième grande guerre:

Dès l'hiver 1945, la victoire de nos troupes alliées en Europe se profilait. En effet, le 8 mai 1945, p r i t fin la deuxième grande guerre mondiale qui avait duré près de six ans. Déjà quelques soldats du premier contingent de 1939 étaient revenus au début de cette année, été 1945. Quelques blessés étaient revenus plus tôt, mais d'autres moins chanceux, n'en reviendront jamais! Avec les soldats de la guerre 1914-18, ils reposeront désormais dans les cimetières d'outre-mer. Une fois par an, le Jour du Souvenir, nous pensons à eux, surtout dans nos prières. Sans leur courage, nous ne serions probablement plus des hommes libres aujourd'hui. En quelque sorte, nous leur devons une vie plus facile et agréable. Aux ambitions d'Hitler, qui avait affirmé que l'Allemagne dominerait l'univers pour les prochains 1 000 ans. les Alliés ont dit «NON». comme avait dit 25 ans plus tôt ces mêmes pays aux ambitions du Kaiser. C'est ainsi qu'ils mirent fin aux ambitions de deux dictateurs qui voulaient abolir toute trace de libertés et de civilisations.

Il ne faudrait pas non plus minimiser la part de mérite de ceux qui travaillèrent en arrière des lignes de feu. Tous ont accepté avec courage et sérénité les privations que nécessairement il fallait s'imposer afin de faire notre part de contribution à la victoire. Ces privations furent ressenties dans l'industrie ainsi que dans les foyers.

Le travailleur de la Wood Room, comme pour les autres, fit sa petite part en acceptant les misa ans et le surcroît d'efforts exigés par des heures de travail supplémentaires afin de suppléer au manque de main-d'œuvre causé par la guerre. On se souvient aussi que durant trois ou quatre ans, en raison de «**black out**» toujours possible en cas de bombardements, on ne voyait pas le jour dans nos usines, car les ouvertures étaient constamment bouchées, afin de ne pas voir les lumières du dehors. Alors, c'était toujours nuit dans les usines.

On pourrait mentionner plusieurs autres domaines où existait la privation comme dans la nourriture, les vêtements et les matériaux de toutes sortes.

Afin de ne pas trop m'attarder sur le sujet, je vais en laisser de côté, mais disons que cette victoire fut accueillie avec autant d'enthousiasme par la population civile que militaire. Nous les travailleurs, un peu comme les militaires, étions fatigués de ces rationnements et privations malgré que nous en comprenions fort bien la nécessité.

En terminant sur le sujet, voici un poème immortalisé de John McRea (un canadien) qui fut écrit sur les champs de bataille:

In Flanders Field

In Flanders fields the poppies blow
Between the crosses, row on row
That mark our place; and in the sky
The larks, still bravely singing, fly
Scarce heard amid the guns below.

We are the Dead. Short days ago
We lived, felt dawn, saw sunset glow,
Loved and were loved, and now we lie
In Flanders fields.

Take up our quarrel with the foe:
To you from failing hands we throw
The torch; be yours to hold it high.
If ye break faith with us who die
We shall not sleep, though poppies grow

Dec. 8, 1915 - John McRea

Le quatrième chapitre de ce travail s'étendra sur une période de vingt-cinq ans, c'est-à-dire de la fin de la guerre aux années 1970 et qui fut une période de très grande évolution, surtout dans le domaine de l'industrie et qui va toujours en accroissant.

Nous constatons aussi que pour les gars de la Wood Room, l'heure de la retraite a sonné pour un bon nombre. Plusieurs amenèrent avec eux les souvenirs des premières années du moulin. Je désire exprimer ma gratitude à eux de qui j'ai reçu des précieux renseignements oraux sur ces débuts qui sont éloignés de nous de plus d'un demi siècle. Je le redis, le but de ces notes sont donc comme un lien entre ce passé et nos jours afin que, du moins, tout ne soit pas perdu dans la nuit de l'oublié.

Et oui, je me dis souvent que si ces renseignements étaient accumulés pour chacun des départements, nous aurions une petite histoire de notre moulin passablement complète. Espérons que d'autres aussi y penseront.